

Le jour de gloire

(Brigitte Bertin)

Dans un petit village français, août 1944. Devant la boulangerie L'épi de Blé, Marcelle arriva en courant, le journal à la main. Tout essouffée par sa course, elle se plia en deux, les mains appuyées sur les genoux, le journal coincé sous l'aisselle. Flora, en entendant les cris de Marcelle, s'était précipitée hors de la boulangerie où elle travaillait pour aider sa tante mais surtout pour s'occuper. "Mais c'est quoi ? Qu'est-ce qu'il y a donc ? Parle ! Enfin !" la bousculait-elle de questions tout en saisissant d'un geste vif la gazette sous le bras de son amie. Sa petite soeur, Gigi, 11 ans, était sortie aussi en courant. Elle ne bronchait pas et regardait la scène avec des yeux écarquillés, la bouche ouverte. Surprise par ce tintouin, elle avait abandonné aussitôt le pot de mélasse dont elle se délectait en y plongeant tous les doigts des deux mains pour les lécher consciencieusement un à un. Toute la matinée elle était restée à accomplir cette besogne en rêvant qu'elle rognait et lapait méthodiquement un chou à la crème en longeant lentement, les pieds traînant et s'entortillant, la vitrine où étaient exposées les pâtisseries les plus alléchantes tout en faisant glisser un doigt couvert de chantilly sur la vitre pour mieux passer en revue les gâteaux et décider lequel allait se retrouver dans son estomac sitôt fini celui qui lui barbouillait le visage. Mais c'était juste son imagination, car la vitrine, tristement vide, n'offrait qu'un piteux spectacle.

Marcelle, reprenant peu à peu son souffle, d'une voix entrecoupée, essayait de parler mais ses cordes vocales ne parvenaient pas encore à vibrer convenablement : " La guerre... haletait-elle en prenant de grandes bouffées d'air, ...ça y est...on va... on va être libérés !" Flora, bien campée sur ses deux pieds, le tablier blanc de service proprement noué à la taille, dévorait déjà le gros titre et l'article annonçant la libération de la France. Gigi lui tirait sur la manche en se hissant sur la pointe des pieds pour voir ce qui était écrit sur la feuille double déjà passablement froissée, car elle n'avait pas bien compris de quoi il s'agissait. "Fais voir, Flora ! Montre-moi !" s'exclamait-elle en sautillant d'impatience. Mais Flora lisait à part soi, ses lèvres seules remuant rapidement, et bredouillait seulement quelques mots à haute voix, tandis que ses yeux, grand ouverts sur le journal, parcourraient le texte à une vitesse astronomique, les pupilles exerçant un va-et-vient incessant. Elle était à la fois paralysée et euphorique. Puis soudain, abaissant le

journal d'un geste sec, elle clama haut et fort : "Les filles ! Paris est libérée ! Vous entendez ? Et après ce sera toute la France ! On est libres !"

Gigi se mit à pleurer, n'étant pas sûre s'il fallait se réjouir, mais ça faisait une drôle d'émotion quand même. Elle serra fort la taille de sa soeur, ses petites mains collantes accrochées au tablier de Flora, y laissant des traces brunes de sirop. Marcelle, ayant maintenant tout à fait retrouvé sa respiration, se mit à hurler de joie et les entraîna toutes deux dans une ronde effrénée, et les trois jeunes filles, la tête renversée en arrière, riaient maintenant à gorge déployée.

Attirés par les clameurs, l'oncle et la tante sortirent de la boulangerie et peu à peu, commerçants et badauds se regroupèrent sur la place du village. Les proches s'étreignaient, les moins proches se donnaient des accolades, on s'embrassait, on riait, on pleurait, on s'essuyait les yeux avec son mouchoir ou ses poings, des hommes jetaient leur casquette en l'air, quelques uns chantaient même, les chiens aboyaient frénétiquement pour participer à la joie générale, les chats filaient sous les autos ou le long des murs, ou restaient tapis, aux aguets, dans un mouvement figé de fausse immobilité, prêts à décamper, ne comprenant pas ce qui causait autant d'agitation.

L'oncle était rentré en courant dans la boulangerie et il en ressortit quelques minutes après brandissant un appareil photo.

"Les filles ! Venez là, serrez-vous toutes ensemble, je vais vous faire un portrait toutes les trois ! Vous n'avez qu'à tenir le journal comme ça devant vous, qu'on voit bien le titre, ça fera un joli souvenir !" Gigi sauta de bonheur et voulut qu'on lui laisse tenir le journal. Les visages étaient radieux, les sourires heureux et les gosiers béants, on pouvait compter toutes les dents de toutes les bouches du village. Flora défroissa son tablier en y passant plusieurs fois le plat de ses mains, Marcelle arrangea les boucles qui lui encadraient le visage et Gigi tint fièrement le journal devant elle comme un écriteau, consciente du rôle important qui lui était dévolu.

"C'est bon, dit Flora, on est prêtes ! Vas-y, tonton ! tu peux prendre la photo !

— Gigi ! ne bouge pas ! dit l'oncle, montre bien le journal, qu'on puisse lire les caractères, sinon la photo sera floue. Faut qu'on voit que la France est bien libre, que c'est écrit noir sur blanc !"

Gigi, fière d'être porteuse d'une telle nouvelle, gonfla la poitrine et y étala au maximum la

couverture du journal, pour que le papier soit le plus plat possible.

“Dépêche-toi, oncle ! Je peux plus respirer !

— Et voilà, c’est fait ! dit l’oncle au moment où l’appareil émit un petit déclic sec.

— Et maintenant ? dit Marcelle, on fait quoi ?”

L’oncle leva un index inspiré et eut un petit regard malicieux. “Maintenant, on va développer le film ! Enfin... si ça marche encore et si les produits sont toujours bons. J’y ai pas touché depuis 39 ! Venez avec moi”, fit-il d’un geste ample du bras embrassant la petite communauté. Derrière la boulangerie, dans le garage, il y avait un évier sale dans un coin sombre et le vieil agrandisseur de l’oncle, amateur de photographie, y trônait sous la poussière en attendant des jours meilleurs. “Alors... le révélateur... voilà... oui... fixateur... bien... espérons qu’ils sont encore bons...” L’oncle attrapa une boîte en carton pour sortir la pellicule à l’abri de la lumière. C’était facile, il n’y avait qu’une vue de prise. Puis, toujours dans l’ombre il développa la pellicule. “Pour le papier, voyons voir...” réfléchissait-il en palpant à l’aveuglette les objets sur une étagère. “Ah ! ça fera l’affaire”. Il avait mis la main sur une vieille pochette de papier photo dans une pile de paperasse. Après avoir agrandi le négatif il procéda aux divers trempages de l’épreuve. Les filles l’entouraient, le regardaient faire, impatientes de voir le miracle se produire. Gigi s’agrippait à son oncle, voulant voir la première, mais se renfrogna rapidement lorsqu’elle vit que l’image était blême, d’un blanc grisâtre laiteux.

“Oh ! On ne voit rien ! Ça n’a pas réussi ! bougonna-t-elle, déçue. Pourtant, je n’ai pas bougé ! J’ai bien tendu le journal et j’ai même arrêté de respirer !

— Nigaude que tu es, c’est normal ! Il faut attendre un peu pour que l’image apparaisse, ça se développe pas en deux secondes ! Regarde, on nous distingue déjà mieux, là !” se moquait sa soeur. Flora venait de fêter ses 20 ans. Elle était très responsable, c’était un peu la maman de Gigi depuis que leur mère avait été terrassée par un cancer du sein lorsque Gigi avait 6 ans. Elle lui avait promis de s’occuper de Gigi comme de son enfant et de la protéger. Gigi était une petite fille sensible mais très courageuse, qui voulait toujours aider, soigner, réconforter les plus faibles. Ainsi, elle rêvait de devenir infirmière pour soigner les blessés et participer à l’effort de guerre. Mais c’était quand elle serait grande. “D’ici que tu sois grande, espérons qu’il n’y en aura plus des blessés de guerre à soigner et que tu te contenteras de faire les piqûres des diabétiques du village !” lui répondait sa soeur il y avait quelques mois encore. En attendant, elle

aidait sa tante et Flora à la boulangerie à sa manière, surtout en supervisant la vitrine qu'elle imaginait bien garnie. Elle y goûtait les gâteaux rêvés, *seulement pour s'assurer qu'ils étaient bons et ne délivrer que les meilleurs produits aux clients*, assurait-elle. À son anniversaire, on lui avait donné un lapin, un joli petit lapin blanc, comme ça elle pouvait veiller sur lui et bien le soigner, jouer un peu à l'infirmière en somme. Au moins, maintenant que la guerre était finie, la petite bête ne finirait pas dans les assiettes.

Flora, elle, attendait la libération pour ouvrir un salon d'esthétique. Ainsi, elle pourrait être sa propre patronne et gagner plus d'argent pour payer les études d'infirmière de Gigi. Quant à Marcelle, c'était une jeune fille romantique de 17 ans, follement amoureuse d'un garçon du village engagé dans la résistance.

“Ça y est ! La photo est parfaite maintenant ! Regarde, Gigi, regarde comme nous sommes bien prises ! Ce n'est pas flou du tout, et on voit distinctement le titre du journal: “LA GUERRE EST FINIE ! LA FRANCE LIBÉRÉE !” C'est dommage que tu ne regardes pas l'objectif, Gigi, mais tu étais bien trop occupée à surveiller que la feuille ne tremble pas, ha ha !” dit Flora en riant. Gigi, un peu déçue d'avoir les yeux baissés sur la photo, finit par hausser les épaules et conclut, rayonnante: “ au moins, on voit bien ce qui est écrit sur le journal, et ça c'est grâce à moi !

— Viens, on rentre, dit Flora, passant un bras affectueux autour des épaules de sa petite soeur, on va aller l'annoncer à grand-père, il doit être au champ et si ça se trouve, il ne sait encore rien !” Les deux soeurs embrassèrent Marcelle, dont les joues ruisselaient encore de larmes.

“Tu es contente, toi ! dit Flora, tu vas retrouver ton Raymond et vous allez pouvoir vous marier.

— Ça oui, je suis contente ! C'est merveilleux, plus de guerre, plus de morts, fini, fini toute cette horreur ! On restera au village et je tomberai enceinte tout de suite !” s'emballa Marcelle.

Les filles partirent à rire, chacune imaginant la vie heureuse qui l'attendait.

“Et moi, je vais aider à soigner tous les blessés ! intervint Gigi, surexcitée et trépignant.

— Toi, tu vas d'abord aller vérifier que ton lapin ait tout ce qu'il lui faut, d'accord ? la sermonna gentiment Flora. N'oublie pas de nettoyer sa cage.”

Gigi fit oui de la tête avec ferveur et obéissance.

“Dites, je peux garder la photo pour la montrer à grand-père ?

— Bien sûr, tu peux la garder, après tout, c'est toi qui porte le "placard" ! On éclata de rire et on se sépara. Marcelle enfourcha son vélo, l'air s'engouffrant sous sa jupe au moment où, debout au-dessus de la selle, elle donna un coup de pédale qui la fit partir à vive allure. Flora se dirigea aussi vers sa bicyclette, Gigi sur les talons.

"Tiens, tu veux t'asseoir devant sur le guidon ?" Gigi exulta et s'installa, manquant de faire vaciller la bicyclette. Le petit cortège partit ainsi, chancelant et menaçant de s'effondrer à chaque instant sous les remuements de Gigi, qui siégeait glorieusement à la proue, tel un petit capitaine conquérant. Cheveux au vent, elle regardait au loin, pas un endroit précis mais au loin vers son avenir qui, désormais débarrassé du spectre de la guerre, avait tant à lui offrir. Elle se sentait pleinement heureuse. Et sa soeur aussi se sentait le coeur léger et confiant, et elle accéléra l'allure. Elle était impatiente d'arriver à la maison pour que Gigi puisse dire la nouvelle, alors elle prit le petit sentier longeant les bois et qui passait devant le champ où peut-être travaillait encore leur grand-père à cette heure-ci. La bicyclette s'engagea sur la terre caillouteuse piquée de touffes d'herbe et il devint plus difficile de pédaler. La bicyclette titubait et le poids de Gigi sur le guidon accentuait le déséquilibre.

"Plus vite ! hurlait Gigi, on dirait que je vois grand-père là-bas au milieu du champ !"

Penchée en avant, Flora poussait de toutes ses forces sur les pédales mais le vélo s'enlisait dans la terre et les nombreux cailloux freinaient son élan. Elle s'appliquait à maintenir l'équilibre de leur petit convoi en mettant toute son énergie dans ses jambes, cramponnée au guidon qui se tordait sous le poids de sa soeur. La petite, n'y tenant plus d'impatience, et ayant repéré son grand-père au fond du champ, s'élança soudain et se mit à courir dans sa direction en brandissant la photo.

"Grand-père ! hurla-t-elle, grand-père !"

Flora sentit alors sa monture si légère qu'un sourire de soulagement illumina instantanément son visage, lequel s'assombrit presque aussitôt à la venue fulgurante d'une autre pensée. On les mettait toujours en garde de ne pas quitter les grands axes de circulation à cause des mines. Il y avait des mines un peu partout, posées par les Allemands, mais on ne savait pas bien où elles pouvaient être ces mines.

"Gigi ! Gigi ! Fais attention ! Ne cours pas ! Les mines... il ne faut pas..."

Elle allait dire encore quelque chose lorsque soudain, sous ses yeux, à quelques dizaines de

mètres, s'éleva un geyser de terre et de cailloux en même temps que retentit une détonation brève et assourdissante. Puis, plus rien. Pendant un instant, Flora demeura interdite sur le chemin, fixant, hébétée, l'air troublé par l'explosion sans oser comprendre ce qui venait d'arriver. Puis, rejetant son vélo brusquement sur le chemin, elle se mit à courir en hurlant "GIGI ! GIGI ! GIGI !" mais la petite n'était pas en vue et ne lui répondait pas. Flora approcha alors de l'endroit où avait explosé la mine. La terre était toute retournée et noire de poudre. Elle avançait lentement sans oser regarder autre chose que le sol sous ses pieds. Et alors elle vit. Elle vit le corps de Gigi, inerte, sa robe blanche toute sale et déchiquetée. Un de ses petits souliers rouges manquait à son pied. Elle n'osa pas la regarder, ne voulut pas voir ce que la mine avait fait d'elle. Dans son champ visuel, elle distinguait seulement une petite silhouette chiffonnée et muette à travers la brume qui lui montait aux yeux, puis son regard s'attacha à quelque chose qui gisait plus loin. Un petit soulier rouge, et à son côté, la photo, la photo que l'oncle avait prise sur la place du village, la photo parfaitement intacte qui reposait au milieu des cendres, si vivante, montrant les trois jeunes filles ivres de bonheur exposant triomphalement une entête de journal qui disait "La guerre est finie".